

NOTES ET GLANURES

TÉMOIGNAGNES

V. HUGO, *Voyages. France et Belgique (1834-1837)*, texte établi et commenté par Cl. GELY, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1974.

Dans ce recueil, Claude Gely, professeur à l'Université Paul Valéry à Montpellier, publie des lettres, des notes et des dessins de Victor Hugo relatifs aux voyages que ce dernier a accomplis en Bretagne, en Picardie, en Normandie et en Belgique de 1834 à 1837. Tantôt relation de ce qu'il a observé, tantôt journal intime, les lettres de Victor Hugo, qui a parcouru ces contrées « non pas en savant mais en voyageur curieux des aspects intéressants et avide de nobles souvenirs », qui a été attentif aux conversations, fournissent de précieuses informations sur différents sujets à traiter dans les cours d'histoire de l'enseignement secondaire. A titre d'exemples :

- *les moyens de transport* : longueur des trajets, confort des diligences et des malle-postes ; bateau à vapeur, chemin de fer (p. 80, 86-87, 92, 132, 274, 280-282) ;
- *la nourriture, le confort des auberges* (p. 134, 138) ;
- *l'habitation* (p. 207, 301) ;
- *le paysage urbain* (p. 193) ;
- *les mentalités* : la propreté flamande, le badigeonnage des façades, la poésie flamande, l'utilisation de « n'est-ce pas », de « magasin » (p. 273, 300-301) ;
- *le centre des villes* de Mons, Bruxelles, Gand, Tournai, Bruges, Furnes, Anvers (p. 267, 270-272, 267-268, 291, 298, 312-315, 280, 286) ;
- *la sensibilité artistique* l'auteur, homme du XIX^e siècle : la cathédrale de Chartres (p. 175), la statue de Michel-Ange conservée à Bruges (p. 316) ;
- *des problèmes politiques* : Waterloo (p. 345) ;
- *l'utilisation du fer à la place du bois* dans la construction (p. 177) ;
- etc.

Les dessins, autre moyen de communiquer, complètement utilement ce recueil mais sont peut-être d'une exploitation pédagogique plus difficile. Les planches XI 1 et 2, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI qui montrent le château de Coucy, le beffroi de Péronnes, une chaumière, le

beffroi de Mons, Lierre, Gand, une ville flamande ne manquant cependant pas d'intérêt : ils pourraient être étudiés comme témoins d'une époque et confrontés avec des documents plus anciens ou plus contemporains.

M. H.

OBENGA, Théophile, *Afrique centrale précoloniale, Documents d'histoire vivante*, Paris, Présence africaine, 25bis, rue des Ecoles, 75005-Paris, 1974.

Ce recueil permet de découvrir des témoignages généralement peu connus, écrits par des Européens qui se sont rendus en Afrique. Ils s'échelonnent du XVII^e siècle au XX^e siècle et sont relatifs aux différents aspects de la vie matérielle, économique, sociale, politique et religieuse des royaumes africains qu'une carte permet de situer dans l'espace.

M. H.

COLONIES, COMMERCE, IMPÉRIALISME

CHAUNU, Pierre, *Séville et l'Amérique, XVI^e-XVII^e siècles*, coll. « Science », Paris, Flammarion, 1977.

Dans ce livre tiré de l'un des volumes de la thèse qu'il a publiée il y a vingt ans, P. Chaunu nous livre un des aspects de l'Amérique telle que la voyait Séville entre 1500 et 1650.

Il y reconnaît trois périodes dans un schéma simple : une première période presque démographique de croissance rapide ; un palier, le contreflux du demi-siècle ; une seconde période d'expansion de 1560-65 à 1590-95.

L'auteur recherche à travers les cycles économiques classiques, et notamment la fluctuation Krongradieff, la fluctuation décennale, à expliquer les relations économiques entre l'Espagne et ses colonies.

D'après P. Chaunu, le « mécanisme des fluctuations découle en gros des difficultés d'ajuster l'offre et la demande, dans un monde aussi vaste, hier par ses distances, qu'aujourd'hui par sa masse et les à coups du progrès technique ».

La croissance du XVI^e siècle, et ceci est fort intéressant, est « portée par l'immense humanité indienne ».

C'est pourquoi l'auteur nous rappelle que la démographie est la première de toutes les sciences humaines.

J.D.

BUTEL P., *Les négociants bordelais — l'Europe et les îles au XVIII^e siècle*, « Coll. historique », Paris, Aubier-Montaigne, 1974.

De plus en plus nombreuses sont les études relatives au XVIII^e siècle, ce siècle de longue prospérité qui débouche sur la période révolutionnaire et dont les transformations économiques, sociales et politiques se révéleront si modernes et si profondes.

Cet ouvrage a pour but de montrer l'importance croissante de la Côte atlantique et la rupture qui s'opère entre la côte d'une part et l'arrière pays agricole. La côte s'intéresse essentiellement au commerce et surtout au commerce colonial.

L'auteur décrit, vues de Bordeaux, l'originalité de la conjoncture atlantique, les bases de l'expansion maritime, malgré la survivance de certains archaïsmes qui entachent les techniques commerciales. A travers l'étude de l'activité économique et de la vie sociale bordelaises, il est possible de connaître toute l'activité de la France atlantique, c'est-à-dire toute l'activité de la France coloniale pendant le XVIII^e siècle.

Bordeaux s'est trouvée à la jonction des grandes lignes maritimes européennes et coloniales ; elle accueille également un grand nombre de Hollandais, d'Allemands et de Britanniques, les uns et les autres de confession protestante.

Du point de vue social, l'aristocratie bordelaise est surtout marchande. Elle est très fortement marquée par l'influence protestante et étrangère.

Dix huit documents graphiques fournissent des données quantitatives. Ils peuvent éventuellement être insérés dans l'étude de l'économie française à la veille de 1789.

P.B.

TOUSSAINT Auguste, *L'Océan Indien au XVII^e siècle*, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », Paris, Flammarion, 1974.

Cité dans un cours d'histoire, l'Océan Indien, lié aux entreprises de conquêtes européennes apparaît auréolé d'un prestige mythique lié aux

fortunes qui s'y sont faites plus qu'à celles qui s'y sont défaites. On trouvera dans cet ouvrage dû à un spécialiste de ces parages une description serrée, dense, érudite et d'une lecture aisée cependant. Prenant pour point de départ les plus valables parmi les routiers, les manuels de commerce, les rapports de mer, les récits de voyageurs, les essais d'interprétation dont le détail s'inscrit dans une bibliographie annexée où figurent les études les plus récentes d'historiens et d'économistes, l'auteur tente de reconstituer la physionomie du monde océanique en se plaçant du point de vue du marin et du marchand. Les deux ne font qu'un à cette époque où tout marin se double d'un « pacotilleur » et où tout marchand est un peu homme de mer.

Cinq zones principales sont distinguées : 1^o la région occidentale ou africaine avec l'Afrique australe, l'Afrique orientale, Madagascar et les archipels qu'on appelle alors « les îles françaises orientales » ; 2^o la mer d'Arabie ou région indo-arabe ; 3^o le golfe du Bengale ou région indomalaise ; 4^o Ceylan et l'Insulinde exploitées par l'*Oost Indische Compagnie* hollandaise ; 5^o les régions marginales de l'Australasie, de l'Extrême-Orient et du Levant ou Proche-Orient, porte de l'Inde. L'expédition de Bonaparte en Egypte acquiert dans le contexte mondial des possessions coloniales une résonnance insoupçonnée si l'on constate qu'elle force tout l'Océan indien à se mettre sur la défensive.

Dans la farandole de tous les peuples d'Europe occidentale et septentrionale auxquels il faut joindre les Yankees et les Orientaux eux-mêmes, tiraillés entre le négoce et la piraterie, soulignons que ces fameuses « îles de l'épicerie » qui ont exercé une si grande fascination sur les imaginations occidentales ne sont en réalité que des géhennes sordides où une poignée de Hollandais s'efforcent de mettre en œuvre les principes d'une société mercantile qui persiste à croire que la formule idéale consiste à produire peu et à vendre cher. Partout la violence triomphe. Les mers d'Asie représentent pour les Européens un champ de rivalités commerciales bien plus qu'un espace à organiser. Le commerce demeure l'objectif principal. La notion de traite des esclaves prime toute autre considération, principalement sur la côte (*sahil*) africaine où la langue véhiculaire ou *swahili* rappelle l'influence arabe.

R.V.S.

BOUVIER, Jean et GIRAULT, René, *L'impérialisme français d'avant 1914*, coll. « Le savoir historique », n^o 10, Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, La Haye, Mouton, 1976.

L'ouvrage est constitué par une série de communications et d'articles publiés notamment

dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* et dans la *Revue historique* entre 1960 et 1973. Il permet au lecteur d'approfondir le concept d'impérialisme tant du point de vue de l'histoire économique (historiens marxistes ou non) que du point de vue de l'économie politique en distinguant l'impérialisme colonial, — basé ou non sur l'économie, — et l'impérialisme résidant dans « les tentatives d'un Etat [...] (réussies ou non) pour tirer profit du développement économique inégal entre régions ou zones, et pour imposer son point de vue sur la politique extérieure d'autres Etats, au besoin en délimitant l'autonomie laissée en matière de politique intérieure à ces Etats » (p. 8).

Les études réunies ici, amorce d'une vaste enquête qui reste à faire sur l'impérialisme français, fournissent des informations fragmentaires sur les relations entre la France et le domaine colonial, la France et les pays semi-coloniaux et dépendants (Chine, Caraïbes, Empire ottoman, Serbie), la France et les Etats européens en voie de développement (Russie, Italie). Il se termine par une mise au point de Jean Bouvier sur les traits majeurs de l'impérialisme français avant 1914. Celui-ci se caractérise par l'indépendance des sociétés industrielles face aux grandes banques. L'auteur note que les exportations de capitaux sont parallèles aux périodes de croissance économique et que les directions du commerce extérieur ne correspondent pas avec les directions des exportations de capitaux. Enfin, les approches micro- et macro-économiques sont complémentaires pour l'étude de l'impérialisme et le fait colonial n'a pas été déterminant dans l'expansion impérialiste française d'avant 1914, contrairement aux idées reçues.

M. H.

NOURRITURE

Histoire de la consommation, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 30, p. 402-632, Paris, Colin, 1975.

Plus l'historien se penche sur les sociétés, plus se soucie-t-il de définir la physionomie de l'homme quelconque dans toutes les manifestations de sa vie.

Le problème de la consommation individuelle, partie du problème de l'alimentation, rassemble ici dans un dossier les contributions de 17 collaborateurs ou équipes de collaborateurs du deuxième congrès national des historiens économicistes français de 1973.

Indépendamment des problèmes de méthodes et dans le cadre de recherches à l'état d'ébauche encore, se livrent ici quelques résultats témoignant de la priorité des trois piliers de l'alimentation que sont le pain, la viande et le vin. La viande est largement consommée aux époques de creux démographique. A cet égard la fin du moyen âge se trouve privilégiée. Les carences sont marquées en corps gras et en produits lactés tandis que les teneurs en calorie semblent larges. Ceci peut d'ailleurs n'être qu'une illusion due à la nature des sources. Des mutations alimentaires interviennent avec l'apparition de la pomme de terre et du riz au XIX^e siècle.

De nombreux tableaux et données chiffrées fournissent des indications sur les régimes très disparates entre les « plus nourris » et les « mal nourris ». Il est possible à travers eux de déterminer les « biens nourris » qui semblent finalement peu nombreux en raison des déséquilibres nutritionnels.

Des cartes et des diagrammes de consommation fourniront un matériel inédit aux professeurs qui désirent renouveler un enseignement de l'histoire cernant de plus près les grands problèmes de l'humanité.

R.V.S.

BELGIQUE

DUMONT, G.-H., *Histoire de la Belgique*, coll. « Hachette littérature », Bruxelles, 1977.

Gros ouvrage qui a sa place et qui vient en son temps. En effet, il y a longtemps que personne n'avait plus écrit une histoire de la Belgique. Si G.-H. Dumont n'a pas la vue unitaire de Pirenne, cela est peut-être dû à l'époque contemporaine ou à sa formation. L'Etat belge n'existe que depuis 1830 ; pour écrire l'histoire de la Belgique il faut donc, comme le fait remarquer l'auteur, déborder sur l'histoire de France, du Grand-Duché de Luxembourg, de l'Allemagne et des Pays-Bas.

Il s'agit presque d'un manuel, d'une histoire événementielle. Des cartes, des tables chronologiques, une bibliographie complètent ce livre. Si parfois l'auteur remet en questions des idées énoncées par d'autres historiens belges, il nous semble difficile d'écrire déjà des chapitres sur « une Belgique régionalisée, vers l'après communautaire, sur la persistante espérance européenne ». Mais après tout, n'est-ce pas ce

que l'on nous demande, à nous professeurs d'histoire, d'être historien, journaliste, et pédagogue ?

Oui histoire événementielle, mais qui passe sous silence certains événements tels : la lutte pour le S.U., les troubles sociaux de 1886, la lutte pour l'Enseignement officiel, qui à mon sens est décrite de façon très partielle.

Le Rexisme ? une centaine de gens dont on ne prend pas la peine d'expliquer l'idéologie ? Pas de résultats des élections de 1936.

La guerre de 1940-45 ? « La campagne belge avec l'attitude vaillante » de Léopold III, mais deux pages pour la période qui s'étend de juin 1940 à septembre 1945. La résistance ? à peine une demi page, la collaboration ? qu'est-ce que c'est ? un quart de page. La Légion wallonne et les V.N.V. sont mentionnés uniquement dans la lutte contre le bolchevisme.

Quant à la question royale, nous revoilà dans l'attitude « digne » de Léopold III. Le plébiscite ? Il faut savoir que les « Belges ont voté ». Pas question des blessés et des morts de cette question royale, le roi est rentré et a « manifesté son désir d'abdiquer pour apaiser les esprits ».

Pour la question du Congo, M. Dumont qualifie les discours de P. Lumumba « d'insolents » et ceux de M. Kasavubu de très « modérés ». Dix ans après, nous apprend-il, voyage des souverains au Congo, alliance avec M. Mobutu, et cela après et malgré le discours « mortifiant » de Lumumba.

Nos enfants s'ils lisent cet ouvrage ne sauront jamais que beaucoup de leurs parents ont fait ce que certains appellent « la grande grève » en 1960-61, car ici on cite un appel à la grève qui a été « peu suivi, sauf peut-être en Wallonie », et toute cette période de la loi unique etc. est « racontée » en cinq lignes. A vous de juger.

Tout en étant « événementielle » cette histoire de la Belgique est une histoire qui finit tout de même par laisser percer les préférences de l'auteur vers telle ou telle perspective.

J.D.

Cahiers d'histoire de la seconde guerre mondiale, n° 4, Place de Louvain 4, Bte I, 1000-Bruxelles, décembre 1976.

Ces *Cahiers*, qui paraissent très irrégulièrement, sont le reflet des recherches du centre de recherches et d'études historiques de la seconde guerre mondiale en Belgique. Ce numéro 4 contient un article assez long et un peu confus d'A. De Jonghe sur la lutte Himmler-Reeder pour la

nomination d'un HSSPD à Bruxelles (1942-44). J. Gotovich y révèle quelques données relatives à l'extermination des Tziganes de Belgique, et E. Pertz nous livre une étude sur la mise au travail des Courtraisiens en Allemagne. D'autres articles plus courts complètent ce cahier.

J. D.

QOIDBACH, J., *Faits et chiffres*, Bruxelles, Rossel, 1976.

Ce livre a pour objectif de présenter un résumé de quinze années de vie sociale et économique en Belgique. La source de chaque documentation est toujours citée.

Cet ouvrage apporte aux étudiants, chercheurs, responsables de réseaux commerciaux, professeurs, des renseignements utiles et même indispensables.

Des tableaux, des chiffres, des statistiques, beaucoup de questions, beaucoup de réponses, enfin un livre qui ne tire aucune conclusion et qui ne veut avoir aucun caractère politique. Est-ce possible ?

J. D.

PICHA, P. et BARTIER, J., *Démocratie en Belgique*, Bruxelles, Vokaer, 1976.

Les dessins de Picha sont bons, les textes se veulent drôles ; ils ne sont ni drôles, ni profonds, ils sont trompeurs. On pourrait s'attendre à une critique de notre Démocratie, or si certains traits sont caustiques, le ton général ne donnera à personne l'impression qu'il s'agit de vérités et non de farces d'une potache. Dommage !

J. D.

RENOY, G., *Bruxelles au temps des chapeaux boules, guide Rétro*, Bruxelles, Rossel, 1975.

Un peu comme la chanson de Jacques Brel, ce petit livre nous livre un Bruxelles que nous aurions de grandes difficultés à retrouver, à travers toutes les démolitions acutelles. Le Mont des Arts, la belle fontaine de Brouckère, etc. De petites reproductions d'affiches intéressantes, — le socialisme et les femmes, Franchomme, la mode, — illustrent ce petit guide qui fait rêver. Les prix, les vitesses permises, le carnet mondain, les programmes de théâtre, tout cela

nous donne de Bruxelles un aspect léger. Ne se passait-il rien d'autre à Bruxelles en 1900 ? Mais le titre l'indique sans doute il ne s'agit que du Bruxelles « des chapeaux boules ».

J. D.

ESPAGNE

PINGLE, Jacques, *Histoire des Espagnols*, coll. « Encyclopédie universitaire », Paris, Editions universitaires, 1975.

Ce long livre retrace l'évolution des différentes populations qui ont occupé le territoire ibérique depuis la préhistoire (pensons à l'Andalousie, à Altamira), jusqu'à l'histoire la plus récente (1973) : une vaste synthèse, agréable à lire.

En effet, à côté de sujets connus, présentés de manière vivante, comme l'Espagne musulmane, siège d'une brillante culture, la lente formation de l'unité nationale, la puissance de Charles Quint, le règne de Philippe II, l'auteur — qui est un spécialiste des études ibériques, — fait aussi revivre le royaume de Tartessos, fruit des rapports entre les tribus espagnoles et les Crétois, les rapports avec les Phéniciens et les Grecs, la longue et dure résistance à la conquête romaine, la lente agonie et les soubresauts de la monarchie à partir du XVII^e siècle, la formation de la république et les raisons de son échec.

L'ouvrage présente un vaste tableau de l'évolution politique et de ses liens avec les évolutions économique, sociale, intellectuelle et artistique. Nous comprenons mieux pourquoi l'âge d'or culturel côtoie la décadence politique au XVII^e siècle, le poids des particularismes régionaux, les rapports entre l'Eglise et l'Etat. Nous découvrons comment l'Espagne s'est industrialisée au XIX^e siècle, comment les idées sociales s'y sont répandues.

L'ouvrage se termine par un bilan des problèmes espagnols peu de mois avant la mort du Général Franco.

M. H.

GUICHARD, Pierre, *Les Arabes ont bien envahi l'Espagne : les structures sociales de l'Espagne musulmane*, dans les *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 29, p. 1483-1513, Paris, Colin, 1974.

Une tradition constante de l'historiographie espagnole vise à présenter la péninsule comme

un fragment superficiellement islamisé du monde musulman. Quelques milliers d'Arabes, assistés de Berbères mal arabisés ont occupé une Espagne affaiblie par la crise économique et sociale des VII^e et VIII^e siècles. Ces vainqueurs se seraient rapidement hispanisés. De là à nier que les Arabes aient occupé le pays, il n'y a qu'un pas franchi par Ignacio Olagüeta, *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, Paris, 1969.

Idéologie et subjectivisme sont patents dans la projection dans le passé d'une notion d'hispanité que seule peut expliquer le résultat de l'évolution historique. Les travaux récents d'Américo Castro, d'une part, et de Sanchez Albornoz, d'autre part, plaident en faveur de la spécificité hispanique l'attestent. Le premier reconnaît l'importance de l'islamisation comme facteur d'unification dont l'influence agissante de la lutte religieuse a été le ciment assurant la cohésion des unités diverses qu'étaient les Castillans, les Léonais, les Catalans, les Basques, les Aragonais, etc. Le second donne trop d'importance à des éléments qu'il qualifie de structurels mais qu'il réduit à l'Espagne alors qu'ils sont communs à l'ensemble de la Méditerranée romaine.

Il est certain que le rôle éminent de la femme est une dominante ibérique charriée par un apport ancestral d'origine cantabre attaché à l'avunculat maternel et à la matrilinéarité, enrichi ensuite par les traditions matriarcales des Celtes. Tard venus les Romains fournissent un cadre juridique favorable à la femme ou plutôt au couple que l'Eglise avalise et que les usages germaniques fondés sur la parentèle, c'est-à-dire sur l'influence des deux souches familiales, n'ébranle pas. Il n'est guère possible d'aller au delà. Souligner la liberté des Andalouses revient à connoter des aspects davantage liés à la qualité de concubine qu'à celle d'épouse légitime. Dans la société arabo-berbéro-hispano-islamique le fait arabe est bien marqué en ce qu'il privilégie l'endogamie agnatique de même que les réalités claniques et tribales. Celles-ci sont sensibles dans l'armée et dans la vie politique. Celle-là affirme son dynamisme accru par la polygamie au détriment des vaincus. Une démographie vigoureuse associée au métissage joue en faveur des vainqueurs dont la vigueur des lignages se marque jusque dans la toponymie.

L'histoire, décidément, justifie tout aux yeux de qui est incapable de prendre du recul. Les scores du temps demandent une analyse de plus en plus fine qui seule peut rendre compte de leur infinie diversité.

R.V.S.

HERMET. G., *L'Espagne de Franco*, coll. « U. Prisme », Paris, Colin, 1974.

Cet ouvrage tente de répondre à deux formes d'intérêt concernant l'Espagne : d'une part l'Espagne apparaît comme une nation vouée à une espèce de fatalité autoritaire dans un monde où la démocratie libérale disparaît peu à peu et d'autre part le régime franquiste est à la fois modernisateur en surface et conservateur dans le fond.

Certains chapitres traitent de l'histoire de la république, de la guerre civile, d'autres aspects de la vie politique et des courants politiques.

Livre intéressant parce qu'il traite du contemporain et d'un contemporain en transformation puisque depuis sa parution nous avons assisté à l'effondrement de la dictature portugaise, à la mort de Franco, à la chute du régime des colonels, ce qui fait espérer à l'auteur que les chances de la démocratie ne sont pas aussi faibles qu'on pourrait le croire.

A conseiller aux élèves des classes supérieures.

J. D.

ITALIE

BARNI, G., *La conquête de l'Italie par les Lombards*, coll. « le Mémorial des siècles », VI^e siècle, les événements, Paris, A. Michel, 1975.

La maison A. Michel continue la longue œuvre du *Mémorial des Siècles* établi par Gérard Walter. L'entreprise comprend deux séries parallèles, l'une consacrée aux hommes, l'autre aux événements.

L'ouvrage, comme les précédents de la collection, comprend deux parties : la présentation de la matière par un spécialiste de la question, la seconde étant réservée aux documents de l'époque. De ce fait, la deuxième partie offre un intérêt tout particulier pour les professeurs en quête de nouveaux documents historiques ou qui aiment la fréquentation des témoignages de l'époque. L'auteur ajoute à la présentation du problème le texte de Paul Diaque, *Histoire des Langobards*, un tableau chronologique de la conquête de l'Italie par les Lombards et le texte de Mgr Duchesne, *les Evêques italiens pendant l'invasion lombarde*. Cette conquête menée tambour battant, amène en Italie une domination qui durera deux siècles. Après la lecture de l'ouvrage on peut se demander pourquoi ces

invasions sont si souvent « escamotées », oubliées et parfois, tout simplement passées sous silence. L'ouvrage se lit avec grand plaisir ; il fourmille de questions et contribue grandement à éclairer une période fort mal connue.

P. B.

DELUMEAU, J., *Rome au XVI^e siècle*, coll. « Le Temps et les hommes », Paris, Hachette, 1975.

La démarche de l'auteur est celle du romancier qui part à la découverte, comme un voyageur du XVI^e siècle aurait exploré, vu naître et vivre la capitale de la chrétienté. Rome fut abandonnée pendant de longues années à la suite de l'anarchie qui y régnait au XIV^e siècle et de l'installation de la cour pontificale en France puis en Avignon. Le pape et l'administration pontificale n'y revinrent qu'au début du XV^e siècle. A cette époque de reconquête des esprits, il fallait recréer une ville capable d'abriter non seulement une population en croissance mais aussi un nombre grandissant de pèlerins. Dès la fin du XV^e siècle, Sixte IV constatait que la ville n'était pas moderne, donc qu'elle n'était pas adaptée à ses fonctions. Sous l'impulsion pontificale et la haute autorité du cardinal camerlingue, les magistrats municipaux (*magistri viarum*) vont œuvrer à la rénovation de la ville et transformer la cité médiévale aux rues étroites, encombrées de boutiques et d'échoppes en une ville destinée à remplir les fonctions de chef de la chrétienté.

L'ouvrage analyse trois aspects fondamentaux de la vie urbaine : *la route de Rome* (cheminement des idées, des biens et des hommes) ; *Rome et sa campagne* (transformations de la ville — grands travaux — législation — approvisionnement en eau et en grains) ; *Rome et l'argent* (problèmes monétaires et importance des banques).

A la fin du XVI^e siècle, l'*Urbs* est à la fois le centre de l'art et celui de la foi. L'ouvrage ne peut manquer de susciter l'intérêt des professeurs. Il est tout aussi utile aux élèves qui souhaitent mieux percevoir ce qu'était Rome pendant la Renaissance et au moment de la Réforme. Quelques annexes scientifiques sont à signaler : la chronologie des papes de 147-1621 (de Nicolas V à Paul V) ; un tableau des institutions romaines au XVI^e siècle ; dix cartes et schémas.

P. B.

DIVERS

ZYSBERG, André, *La société des galériens au milieu du XVIII^e siècle*, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 30, p. 43-66, Paris, Colin, 1975.

En 1748, les galériens sont transformés en bagnards pour le plus grand profit de l'administration de la Marine. Les registres des forçats représentent une masse de données dont le recensement est en cours. Le présent article donne un avant-goût des résultats à travers l'état des chiourmes au moment du changement d'affectation. L'analyse porte sur environ 4000 forçats. Parmi ceux-ci 41,2% sont coupables de vol, filouterie ou faux, 26,4% de contrebande et délits forestiers, 12,8 de délits militaires. Les atteintes à l'ordre public concernent principalement les vagabonds, les délits militaires, les désertions, les crimes de sang sont rares de même que les délits sexuels.

Les peines sont arbitraires et généralement très lourdes en raison de leur valeur exemplaire. Les plus courtes sont souvent prolongées par les officiers qui maintiennent à la chaîne les rameurs les plus résistants. Les condamnations des juridictions ordinaires diminuent après 1740 au bénéfice des cours souveraines et des juridictions spéciales. Le taux des célibataires est anormalement élevé jusqu'à 40 ans, indice de déracinement sans doute. Moins de 30% sont des paysans sur une population dont 80% vit de la terre. L'artisanat et la vie urbaine portent davantage au délit ou échappent moins à la justice. Le paysan est souvent plus âgé, nanti de femme et d'enfants, convaincu de contrebande. La criminalité des petits métiers et des « sans état » procède des adolescents et des jeunes adultes migrants. Le monde de l'artisanat et de la boutique succombe aux formes astucieuses de la délinquance. Au groupe supérieur, la criminalité en « col blanc » des faussaires, les crimes de sang ou les abus sexuels.

Une belle sociologie de l'anti-société.

R.V.S.

L. DUMONT, *La civilisation indienne et nous*, coll. « U Prisme », Paris, A. Colin, 1975.

Ce petit volume de la collection « U Prisme » se compose de trois conférences publiées en 1964 dans les *Annales*.

La civilisation indienne et nous, la première de ces conférences, permet à Louis Dumont d'établir les conditions de la compréhension de la civilisation indienne par les Occidentaux. Ceux-ci

doivent se débarrasser de leurs modèles de pensée, recourir à l'ethnologie moderne ou anthropologie sociale afin de participer à la société étudiée en reconnaissant, au départ, les différences entre les civilisations. Il montre ainsi que l'interdépendance des castes est un fait religieux ; chaque caste particulière n'a de réalité que par sa fonction spécifique ; par elle, elle participe à l'ensemble. De même, il définit les notions de propriété, de parenté. Il montre la différence entre la conception occidentale de l'histoire, — développement explicatif dans le temps, — et celle de la culture indienne « qui trahit son histoire dans sa forme même ». A propos de la transformation contemporaine, il explique comment l'Inde a pu se débarrasser de la domination étrangère en réalisant le minimum de modernisation (qu'elle doit poursuivre), comment elle a assimilé, intégré un corps étranger (le christianisme et la culture occidentale), ainsi qu'elle l'a fait à plusieurs reprises au cours de son histoire.

La Définition structurale d'un dieu populaire tamoul : Aiyamar le Maître et La « Communauté de village » de Munro à Maine sont des occasions de préciser certaines définitions, de présenter un état de la question à propos de ces sujets et de compléter ainsi l'étude de la civilisation indienne.

M. H.

LERNET-HOLENIA Alexander, *La comtesse de la Motte et l'affaire du collier de la Reine*, coll. « Aventuriers de l'Histoire », Paris-Bruxelles, Elsevier-Séquoia, 1974.

Un grain de sable peut parfois enrayé la mécanique *a fortiori* un Collier de 647 diamants pesant 2800 carats. Curieuse aventure, curieux personnage aussi que celui de Jeanne de Luze, comtesse de la Motte, née de Saint-Rémy de Valois, descendante directe d'un bâtard légitimé de Henri II de Valois. En cette société corrompue du XVIII^e siècle déclinant, elle apparaît un peu à ses cousins Bourbons, comme le doigt de la fatalité chargée du destin de la monarchie. La petite mendiante royale arrachée par charité aux pavés de Boulogne, chichement pensionnée par Louis XVI au vu de ses titres de famille, la tête pleine d'ambitions, trouva à les assouvir dans le monde frélaté de la Cour, où Marie-Antoinette, dauphine puis reine, témoigne de ses étourderies comme en attestent les lettres de la famille de Habsbourg que nous livre l'auteur. Pour le reste, les hypothèses mêlées de ragots qu'il nous relate touchant cette ténébreuse affaire rangent davantage cet ouvrage, traduit de l'allemand, parmi la littérature de divertissement que parmi les ouvrages de vulgarisation.

R.V.S.

NOËL Léon, *Enigmatique Talleyrand*, Paris, Fayard, 1975.

« Il n'y a en France qu'un malhonnête homme de moins », telle fut l'une des épitaphes adressées à Charles-Maurice, prince de Talleyrand, au jour de sa mort en 1838. « On ne prête qu'aux riches » dit la malice populaire. Dieu ou le Diable doivent savoir dans quelle mesure ce dicton s'applique au personnage. Les quelques épisodes de sa vie mis ici en lumière révèlent des aspects rarement mentionnés dans l'histoire officielle. Passons sur sa vie ambiguë de prêtre défrôqué marié par déficit et prodigue de sa sensualité. Admironons par contre le « défenseur de la légitimité des princes » qui lors du Congrès de Vienne se fait payer très cher par le roi de Saxe et par le roi de Naples, l'un et l'autre parents de Louis XVIII, ses intercessions pour leur faire restituer leurs Etats, tandis qu'il fait bon marché des petites principautés et qu'il abandonne le roi légitime de Suède Gustave IV au bénéfice de Bernadotte et Charles IV d'Espagne au bénéfice de son concurrent Ferdinand VII. La « légitimité » n'a d'autre odeur que les services qu'elle peut rendre à ce personnage vénal dont il est prouvé qu'il émargea aux fonds secrets du gouvernement anglais dans des conditions douteuses pour qui soutient comme ce fut le cas la politique de lord Castlereagh.

Curieuse aussi l'affaire Maubreuil, gentilhomme vendéen et saïcra accusé de complot contre la vie de Napoléon au moment de la capitulation de Paris en 1814, dans laquelle Talleyrand, généralement si réservé en pareil cas, s'étend longuement sur son absence de responsabilité.

Belle réussite finalement que cette vie consacrée en ordre principal à satisfaire une ambition personnelle dont la France se pare souvent non sans orgueil.

R.V.S.

REMY, P.-J., *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de ce siècle*, Paris, Gallimard, 1974.

Nous avons reçu ce très beau livre, qui nous fait penser parfois aux romans anglais publiés entre 1930 et 1940. C'est l'envers du décor, la face cachée des choses que nous montre l'auteur. Nous nous sommes laissé prendre par le titre. Et si ce livre peut nous apprendre à connaître mieux notre temps il n'a rien d'un livre d'historien. Cependant, en dehors de cette revue d'histoire et en dehors de l'enseignement, je crois que ce livre mérite d'être lu par nous, ne fut-ce pour que nous puissions réfléchir un peu sur « l'histoire de notre siècle ».

J. D.

KELLOG, M., *La dent du fauve*, traduit de l'anglais par S. MAYOUX, Paris, Gallimard, 1976.

Roman sociologique sur une certaine enfance en Amérique. Essai d'explication de la délinquance, faite avec détachement mais aussi beaucoup de connaissances de l'âme enfantine. Pourrait se vir de thème d'étude dans une classe de sciences humaines.

J. D.

GAIGNEBERT, Claude, *Le Folklore obscène des enfants*, coll. « L'Erotisme populaire », Paris, Maisonneuve et Larose, 1974.

Depuis que Freud déborde dans tous les domaines, on trouve de l'érotisme partout. Il serait bien temps de démystifier le terme et de le ramener au problème éternel de la sexualité, voire de l'interrogation de l'homme sur sa physiologie. Que, consciemment ou inconsciemment, l'enfant soit mêlé à cette affaire tombe sous le sens. Innocemment le plus souvent en ce qui le concerne, moins innocemment en ce qui concerne les adultes ou les aînés, initiateurs facétieux ou pervers. L'ouvrage que voici recense les données relatives, honnis soit qui mal y pense, au « Folklore enfantin du pet », à « L'origine des contes enfantins », aux « Grands thèmes du folklore obscène enfantin ». L'analyse s'inscrit dans la ligne des recherches d'anthropologie culturelle et sociale. Elle révèle combien, dans une société oppressive, sont importants les mécanismes compensatoires, les moyens de défolement. Les comptines, huées et historiettes enfantines n'en sont qu'un aspect mais d'autant plus important pour l'historien qu'il nous révèle une source méprisée d'information constituée par la tradition orale. Car c'est bien d'une tradition orale millénaire dont il s'agit ici d'où, comme un môle, émerge parfois un Rabelais tenu trop souvent pour fantaisiste alors qu'il exprime la « sagesse » ou la « folie » populaire. L'enfance est un domaine dont les adultes ont perdu la clé. Il relève d'un code secret formé par les mots, les signes et les atouchements connus des seuls initiés ou des impétrants, à mesure de leur introduction dans le cercle. Vocabulaire scatologique, anal, génital y domine sous le couvert d'images lénifiantes ou de situations cocasses. Le rire n'est-il pas le recours ultime du « faibles » ou du sage ?

Il reste à rattacher les résultats de cette collecte au contexte général de la société « sans histoire » à laquelle finalement appartenait le plus grand nombre de nos anciens et par delà aux fondements les plus archaïques de l'humanité.

R.V.S.